

## **Entretien avec David Moinard / Le Grand Labyrinthe**

**Pour aborder la programmation artistique de cette biennale, son processus d'élaboration et ses développements, la mise en adéquation d'un artiste avec un lieu d'intervention fait figure d'étape essentielle, fondatrice. Comment dès l'origine avez-vous opéré le choix des artistes et le choix des sites ?**

En 2004, lorsque nous avons commencé les repérages avec les artistes pressentis, nous circulions sur la quasi-totalité du territoire, de Nantes à Saint-Nazaire, en bateau ou en voiture. Nous nous sommes rapidement rendus compte que cette méthode ne fonctionnait pas : les artistes étaient confrontés au gigantisme, ils avaient d'un seul coup un terrain de jeu beaucoup trop vaste pour pouvoir penser un projet. De plus, chaque site avait ses caractéristiques et ses nécessités propres en terme d'autorisation, de protection...On ne pouvait donc procéder comme cela. Nous avons donc repéré des endroits singuliers, qui définissaient l'estuaire, territoire complexe aux caractères multiples : urbain, naturel, industriel, portuaire. Puis à partir de ces sites nous avons pensé à des artistes, invités ensuite à réagir précisément au contexte. On ne peut jamais connaître totalement un site. Tant qu'on n'y a pas réellement travaillé avec un projet en main, on ignore tout ce qui nous attend. En 2009, l'expérience de 2007 nous a servi : nous avons travaillé sur certains sites finalement inutilisés, mais qui nous restaient en tête. Agissant à l'extérieur, nous sommes en permanence confrontés à des surprises, très concrètes, sur les protections, les questions administratives, les négociations avec les propriétaires...C'est inhérent à la manifestation. Avec les artistes, le choix du site est parfois complexe : prenons l'exemple de Gilles Clément, dont le projet ne se réalise qu'en 2009 alors qu'il était déjà invité en 2007. Nous avons plutôt pensé pour lui à des zones naturelles, comme les marais proches de Paimbœuf, des zones entre-deux. Finalement, c'est le lieu le plus dur, le plus minéral qui l'a intéressé. Les artistes nous prennent parfois à revers, nous qui nous construisons des schémas peut-être trop attendus. Nos plans sont parfois joyeusement chamboulés !

**Comment reconsidérez-vous aujourd'hui les défailances techniques rencontrées au cours de l'édition 2007 ?**

Ce qui nous est arrivé à quelques jours d'intervalle avec la Maison dans la Loire de Jean-Luc Courcoult et le Canard de Florentijn Hofman s'apparente à une bombe : Estuaire est passé de la rubrique "culture" des journaux à la rubrique "faits divers". Ce fut très brutal pour l'équipe, mais plein d'enseignement aussi : nous avons "réveillé la momie" avec ces deux projets qui se mesuraient directement au fleuve ! Personne ne soupçonnait cette violence destructrice, aucun expert, aucun bureau d'étude. La leçon fut intéressante philosophiquement : nous devons accompagner le fleuve, ne rien lui imposer. Etrangement, ces deux coups de théâtre ont participé à la légende de la manifestation. Pour le tournage du "Voyage Liquide", l'artiste Eric Watt et son assistante sont allés dans un restaurant ouvrier du port de Saint-Nazaire. La patronne leur demande d'où ils sont. Ils répondent ce qu'ils font, une vidéo depuis la source du fleuve pour Estuaire. "– Estuaire ? – Oui la manifestation artistique commencée en 2007". Non elle ne voit pas. "– Mais si, le canard jaune ! Vous avez eu le temps de le voir ? – Ah ! Le canard !". Puis de raconter à quel point cela avait fait débat au restaurant, entre ceux qui défendaient absolument le pari et ceux qui trouvaient cela scandaleux. En bref, un reflet de ce qui s'était passé dans la population et les médias à plus grande échelle. Finalement, cet "échec" a eu un retentissement médiatique régional qui a soulevé des questions intéressantes. Des questions que l'art peut poser lorsqu'il s'installe dans l'espace public.

## **Comment cette manifestation a-t-elle redonné conscience de ce territoire, l'estuaire, aux personnes qui y habitent ?**

Le fleuve, entre Nantes et Saint-Nazaire, a peu à peu perdu sa fonction : le port de Nantes s'est définitivement endormi, les rives de la Loire se sont industrialisées, et autant la Loire est très touristique jusqu'à Nantes, autant ce n'est plus le cas ensuite. Moi qui suis un nouveau nantais, quel étonnement en découvrant que le fleuve fut détourné de la ville dans l'entre-deux guerres ! Symboliquement, le passé négrier de Nantes et son corollaire de culpabilité explique peut-être en partie ce déni du fleuve. En 2005, je me souviens d'un habitant de Paimbœuf m'évoquant les escales des bateaux négriers qui se ravitaillaient dans le port du village, ajoutant que personne à Paimbœuf n'était au courant du trafic d'esclaves. Après des siècles écoulés, le besoin de se justifier persistait... Mais aujourd'hui, nous assistons à un retour vers le fleuve, avec le projet Ile de Nantes ou le projet Ville-Port de Saint-Nazaire : enfin on reconsidère cette présence. Pour Estuaire, la croisière participe de ce mouvement : en bateau, notre point de vue sur le territoire est totalement modifié. Cela vaut aussi pour la navette Navibus, qui nous fait voyager dans la ville de Nantes d'une toute autre manière. Soudainement la ville redevient fluviale.

## **La biennale Estuaire s'apparente-t-elle pour vous à une forme de laboratoire ?**

Une manifestation artistique comme Estuaire apparaît être le seul médium pour travailler avec tous les acteurs du territoire : des associations environnementales aux grandes entreprises du Cac 40, nous dialoguons avec tous ceux qui font que ce territoire est vivant. Ces interlocuteurs aux intérêts fort différents se rassemblent autour d'un enjeu commun : la mise en valeur d'un territoire et de ce fait sa protection. Le projet Estuaire n'oppose pas. Au moment où certaines questions écologiques à l'échelle planétaire se posent très directement et très urgemment, ce type de laboratoire semble incontournable : il faut faire travailler ensemble ces entités a priori opposables, construire le respect mutuel, envisager l'économie et l'écologie dans un même mouvement. Et la part d'utopie de ce laboratoire en fait aussi la force motrice.

## **Les artistes invités en 2007 puis 2009 participent-ils à cette dimension utopique ?**

Directement ou indirectement, ils sont tous impliqués dans ces questions. Gilles Clément assume frontalement ces enjeux, avec un engagement politique fort. En témoigne le développement récent d'un "rêve en 7 points" disponible en copyleft sur son site, les "Jardins de Résistance", où il prône le rapprochement du "Jardin Planétaire", la protection du bien commun, à l'acte individuel et collectif. Pour d'autres, l'incarnation de cette utopie passe non par un discours mais par la construction même du projet artistique : l'œuvre devient le catalyseur de ces différents points de vue. Tadashi Kawamata adopte un processus de création qui génère le lien, l'échange : l'observatoire qu'il construit est financé par des partenaires aussi divers que l'Etat, la fondation EDF, le conservatoire du littoral, directement lié à la protection de la nature, et la participation active des habitants de Lavau et d'étudiants venus des quatre coins du monde. Le village s'appelle Lavau-sur-Loire, mais le fleuve est aujourd'hui invisible du centre-bourg : l'artiste reconnecte aussi des éléments géographiques historiquement liés.

## **Beaucoup d'œuvres jouent sur cet effet de révélation du fleuve et du territoire.**

Oui, les Anneaux de Buren sont exemplaires de cette démarche : le jour, ils fonctionnent aussi bien comme une série de cadres qu'une longue-vue sur le fleuve et le ciel, focalisant sur la perspective naturelle de la Loire et le caractère quasi maritime de la ville à cet emplacement, et la nuit, l'œuvre se transforme en une sorte de signal, un phare qui révèle la proue de l'île. Jeppe Hein éveille aussi la conscience du fleuve par

un effet de surprise fugace, et Erwin Wurm offre une icône aux habitants du Pellerin qui ont d'ailleurs très vite rebaptisé l'œuvre "Le bateau mou", signe d'une appropriation réelle ! Et que nous raconte finalement ce bateau ? L'histoire d'un attrait irrésistible pour le fleuve...A Paimbœuf, Kinya Maruyama révèle autrement la richesse des lieux, par la diversité des matériaux qu'il utilise, tous issus de cette mosaïque estuarienne : aussi bien des bacs en ciments qui traînent dans une friche industrielle que des fins de joncs dans une roselière. A la centrale électrique de Cordemais, Tatzu Nishi confronte l'industrie et l'habitat à rebours des présupposés esthétiques : il révèle par choc visuel, invitant à poser un nouveau regard sur l'usine tout en proposant un panorama sublime sur l'estuaire. Sans parler de Felice Varini, qui de manière incroyable parvient à rediriger nos regards à 180°, et à passer du point de vue sur le pont de Saint-Nazaire, les plages de Saint-Brévin et l'océan naissant à la redécouverte du port dans sa dimension industrielle jusqu'alors déconsidérée. De plus, il invite les visiteurs à se promener dans cette zone dépréciée, en jouant à cache-cache avec les fragments rouges de sa fresque. Autant de tentatives qui nourrissent chacune à leur manière cette idée d'un laboratoire où développer des expériences de territoire.

### **Comment certains des artistes que vous venez d'évoquer furent-ils invités à prolonger l'expérimentation artistique et faire évoluer leurs œuvres sur plusieurs éditions ?**

Nous espérions dès l'origine que les projets de Kawamata et Maruyama allaient continuer. En 2007 Kawamata a bâti son observatoire, le moyen de revoir le fleuve. Ensuite, nous avons obtenu les moyens financiers et les autorisations administratives complexes sur ce territoire classé Zone remarquable, Natura 2000 et Loi littorale pour finaliser la totalité du cheminement jusqu'au village. Le conservatoire du littoral a apporté une aide considérable en faisant l'acquisition des terrains concernés par la construction de la passerelle. Le projet d'un lien définitif entre le bourg et l'observatoire s'achève donc en 2009. Pour Maruyama, le principe de don et d'échange propre à l'installation semblait naturellement devoir innover les trois éditions de la biennale, une manifestation en trois chapitres où les aventures artistiques rebondissent. En ce qui concerne Ange Leccia et son intervention dans le tunnel Saint-Félix, les modalités sont un peu différentes : les contraintes sanitaires et techniques se sont battues avec l'œuvre originalement conçue. L'artiste a finalement trouvé la solution, en sortant physiquement l'installation de sa localisation première. En 2009, la projection se fait donc à la sortie du tunnel, sur un écran mouvant, à savoir l'eau du canal. La superposition du contenu de l'image dans la surface de projection nous satisfait aujourd'hui complètement. Une histoire emblématique de la souplesse nécessaire dans cette programmation : les contraintes ne signifient pas forcément l'arrêt des projets, mais parfois leur dépassement ou leur redéfinition. Elles peuvent nourrir l'artiste, agir comme des moteurs de la création.

### **Est-ce en poursuivant cette pensée de l'œuvre en mouvement, en recherche parfois empêchée, sinueuse ou erratique, que vous est venue l'image d'un labyrinthe comme métaphore de l'estuaire ?**

Cette idée d'un labyrinthe a pris forme pour plusieurs raisons : ces errances inhérentes au projet ont alimenté notre imaginaire, mais c'est surtout la géographie du territoire qui nous a servi de point de départ. Les discussions menées avec Jean de Loisy, conseiller artistique, nous ont fait avancer sur ce point : son regard extérieur — l'œil du faucon — nous fut indispensable pour Estuaire 2007. En reprenant la discussion après cette première édition, nous avons compris qu'il fallait laisser de côté le fleuve, la Loire, le territoire pour inventer une narration ancrée cependant dans le fleuve même, dans la géographie. Nous avons donc imaginé un labyrinthe, à la fois topographique et intellectuel, où les œuvres seraient des clés d'entrée. A partir de là, nous avons dressé une liste de mots évocateurs des forces élémentaires et du mythe puis nous avons lié ces mots au nom des artistes invités. Loin de nous l'envie d'ouvrir un angle thématique : le labyrinthe était le synonyme d'un nouveau point de départ, et d'une certaine manière une métaphore de l'art

dans l'espace public.

Spontanément, certains artistes ont d'ailleurs désiré lier ce territoire aux grands mythes : une belle conjonction ! En voyant le Mont Gerbier des Joncs - la source la Loire, un cône de déjection volcanique - Eric Watt lui a immédiatement superposé l'image de la tour de Babel peinte par Bruegel, et il a inventé un mythe pour l'ensemble du fleuve, comme si ce fleuve rassemblait des langues multiples qui se déliaient au fil de l'eau. Autre grand mythe biblique : le déluge, abordé dans l'œuvre d'Anne de Sterk. Dans la Chapelle de Bethléem à Saint-Jean de Boiseau, le rire de Gino de Dominicis éclate aussi comme un signe mythique, mystique, mystérieux.

### **Cette façon de s'arrimer au réel par le mythe n'évacue pourtant pas une certaine prise de position politique.**

Oui, Anne de Sterk fait à ce propos un parallèle frappant entre le déluge et l'histoire récente du capitalisme financier. Ce lien entre le mythe et la politique se fait aussi par le biais des utopies des années 70, présentes dans la proposition du Carnet qui fait directement référence à des communautés d'artistes issues de cette époque comme Ant Farm. L'architecture d'urgence, qui se développe énormément depuis quelques années, renvoie par ailleurs à la catastrophe, à l'apocalypse mais aussi à une prise en charge de la précarité sociale par l'architecture. Ces questions resurgissent dans l'œuvre de Van Lieshout, lui-même issu de cette culture communautariste. L'engagement de tous ces artistes m'évoque par ailleurs la situation actuelle de l'Islande, un autre laboratoire passionnant. Cette bonne élève du FMI s'est écroulée du jour au lendemain, attestant la banqueroute d'un état. Beaucoup d'habitants se sont retrouvés directement, immédiatement touchés : les artistes islandais ont alors été le fer de lance d'un violent éveil des consciences, à l'origine de ce que l'on nomme aujourd'hui la révolution des casseroles qui vient de renverser le gouvernement. A mes yeux, les artistes sont des sentinelles. Et ce qui se passe dans le monde affleure naturellement dans certains projets d'Estuaire.

### **L'intervention de Stéphane Thidet traduit d'une autre manière l'inquiétude sociétale.**

Les problématiques soulevées par cet artistes sont multiples : Stéphane Thidet installe le mythe et la légende dans la ville, en introduisant la rumeur dans l'inconscient collectif. Il joue en effet sur nos angoisses latentes par le choix du loup. Reflet de nos peurs d'enfants, la figure du loup est également très présente dans le langage : les mots voyou et loubard ont la même étymologie que le mot loup, ils évoquent les bandes — les meutes ! — et la banlieue, autrement dit les loups à la porte des villes. Cette grande menace médiévale trouve une traduction dans nos archétypes sociaux contemporains. L'artiste complète en outre sa recherche linguistique en invitant six écrivains à explorer cette expérience par l'écriture : à mes yeux, l'ensemble de ce projet porte une richesse évocatrice fabuleuse.

### **Ce n'est pas le seul projet faisant appel à des animaux.**

Oui, la présence animale est singulièrement forte dans la programmation 2009 : la baleine de Tania Mouraud, les oiseaux de Céleste Boursier-Mougenot, les poissons de Paola Pivi, les fourmis de Rivane Neuenschwander et le serpent de Jimmie Durham. Avec ce dernier, nous revenons au mythe : le serpent, figure vénérée dans la culture amérindienne dont l'artiste est issu, qui représente l'eau, la rivière, le fleuve, un principe nourricier qui engraisse la terre, la sacralise. Représenter ce serpent en tuyaux PVC, c'est là encore l'acte d'une sentinelle. L'émergence de cette forme hors de l'eau, son élan vers le ciel, comme un lien entre passé et avenir, conscience et inconscient, ombre et lumière se concrétise matériellement par un pipeline, d'un type assez proche de ceux qui traversent aujourd'hui les territoires sacrés indiens. Un beau

retour vers le réel.

**Comment reliez-vous conceptuellement les sites de Fontevraud et d'Oiron, qui à première vue dénotent dans le contexte estuarien ?**

Le lien entre le territoire de l'estuaire et l'Abbaye de Fontevraud n'était pas évident à tisser. Ce patrimoine magnifique, qui a accueilli le premier Fonds régional d'art contemporain de France, offre lui aussi un dédale architectural au visiteur, une promenade en ses murs. Préparer un événement comme Estuaire, c'est s'immerger dans un parcours permanent : à nos yeux, l'Abbaye se connectait facilement à un autre lieu emblématique, le Château d'Oiron, un exemple de collection d'art contemporain créée in situ. En écho à la promenade que nous proposons dans ces deux sites, nous invitons Janet Cardiff qui est elle-même experte en promenade sonore, en déambulation. Nous avons découvert son œuvre *The Forty Part Motet* au Printemps de Septembre en 2008, à Toulouse. A Fontevraud, cette immersion physique et mentale dans la musique chorale de Thomas Tallis s'éclaire sous un jour nouveau : l'œuvre devient offrande à Fontevraud, et à cette salle de réfectoire à l'acoustique rare où l'activité musicale est intense.

**Pour conclure, quelle serait pour vous l'œuvre emblématique de la cohérence artistico-géographique que vous défendez dans cette programmation ?**

J'aime beaucoup la réponse qu'a faite Roman Signer à notre invitation. A la manière de Jimmie Durham, Roman Signer a toujours eu une position d'outsider dans le monde de l'art international, tout en incarnant une figure tutélaire pour toute une génération de jeunes artistes. Son œuvre pour Estuaire 2009, chargée d'une poésie violente, s'inscrit elle aussi dans le mythe et confirme l'idée de la supériorité inéluctable des éléments naturels. *Le Pendule* est sa première œuvre pérenne en France : Signer, qui s'inscrit habituellement dans la fugacité, choisit ici de décomposer le temps à l'infini, cristallisant le motif de l'érosion. Un hommage à la fantastique puissance du fleuve.